L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quarantième année)

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — XVI. Les offices liturgiques : l'Office divin en général, 5.
Les fêtes de l'Eglise. — XII. S. Jean, 7. — XIII Les Saints Innocents, 8. — XIV. La Circoncision, 10. — XV. La fête du Saint Nom de Jésus, 12. — XVI. L'Epiphanie, 14 — XVII L'office de l'Epiphanie, 15

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XVI

LES OFFICES LITURGIQUES : L'OFFICE DIVIN EN GÉNÉRAL

Mes frères,

Le principal office liturgique est la messe. Celle-ci se trouve chaque jour encadrée par d'autres prières appelées « office divin, » qui se rapportent à elle et en sont comme la préparation ou la continuation. Elles ont le même objet, honorent le même mystère ou le même saint, ont les mêmes oraisons, le même Evangile. Ces prières sont au nombre de sept et portent les noms de Matines et Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. Vous ne connaissez guère que les Matines et les Landes que nous chantons en la nuit de Noël, aux Ténèbres pendant la Semaine Sainte et aux funérailles des défunts, les Vêpres que nous chantons chaque dimanche et les Complies par lesquelles nous terminons nos grandes fêtes ; mais dans les cathédrales et surtout dans les monastères, les sept parties de l'office sont chantées ou au moins psalmodiées chaque jour. Avant de vous parler de chacune d'elles en particulier, je veux dans cette instruction vous dire l'origine de cet office divin en général, sa beauté et quels sont ceux qui sont tenus de le réciter.

I

Louer Dieu est le premier devoir de toute créature. Dans le ciel, les bienheureux le font en redisant leur éternel *Sanctus ;* à leur exemple, l'humanité n'a cessé de glorifier son Créateur. Les patriarches, Moïse, les prophètes louent le Seigneur. Après la sortie d'Egypte, Moïse, au nom de Dieu, établit le culte sur des proportions vastes et précises. Plus tard, David inspiré compose ses admirables psaumes que nous redisons encore et organise, comme nous l'avons dit en parlant du chant, des chœurs de chantres pour exécuter dans le Temple les louanges divines. Lui-même prie le matin, le soir et à midi. (Ps. LIV, 18). Il se lève même à minuit pour bénir le Seigneur. (Ps. CXVIII, 62). Enfin il loue Dieu sept fois le jour. (Ps. CXVIII, 164). Le prophète Daniel, dans le palais royal de Babylone, priait à trois différentes heures du jour, agenouillé et la face tournée vers Jérusalem. (Dan., VI, 10). Les Israélites, compagnons de Néhémie, gémissant dans la captivité de Babylone, se tournaient quatre fois le jour vers le Dieu de leurs pères, le suppliant de leur faire miséricorde (Esdras, IX, 3). Je ne parle pas des prêtres ni des lévites qui dans le Temple priaient régulièrement le matin, le soir et la nuit.

Les chrétiens, se souvenant de la recommandation du Maître : « Priez et ne cessez jamais de prier, » ne pouvaient faire moins que les Juifs. Les Apôtres prient à des heures fixes, les mêmes que l'Eglise assigne aujourd'hui à ses ministres pour le faire. A la troisième heure, à Tierce (Act., II, 15), ils sont en prière lorsque le St-Esprit descend sur eux le jour de la Pentecôte. Vers la sixième heure, à Sexte (Act., X, 9), S. Pierre monte à la partie supérieure de la maison pour prier. A la neuvième heure, à None (Act., III, 1), Pierre et Jean montent au Temple et le centurion Corneille est en prière. Au milieu de la nuit (Act., XVI, 25), Paul emprisonné avec Silas chante les louanges du Seigneur.

Dès le début de l'Eglise, il y a donc des prières publiques qui se font en des lieux particuliers, tous les jours et à des moments déterminés de la journée. Ces prières consistent en des psaumes, des cantiques, dans la lecture de quelques passages de la Sainte Ecriture, dans la récitation du *Pater* et du *Credo*. Chacun ajoutait à tout cela d'autres prières à sa dévotion et l'office durait aussi longtemps que le jugeait à propos l'évêque ou celui qui le présidait.

II

Au IVe et au Ve siècle, l'office s'organise et n'est plus laissé au choix de chacun. Le fondateur des moines bénédictins, S. Benoît, prescrivant à ses religieux des travaux manuels ou intellectuels qui prennent une partie de leur temps, répartit le psautier de telle sorte qu'on le récite une fois la semaine. Cette ordonnance fut approuvée et mise en usage à Rome. Le pape S. Léon composa des oraisons, Sedulius, S. Hilaire, S. Ambroise et Prudence les belles hymnes que nous chantons encore aujourd'hui.

Au XI^e siéle, le pape S. Grégoire VII, absorbé par le gouvernement de l'Eglise, si difficile en tout temps mais particulièrement à son époque, fit composer pour lui et sa maison un abrégé de l'office divin en usage alors. Précisément parce qu'il était une abréviation, le recueil de ce nouvel office prit le nom de « Bréviaire. » Il se répandit bien vite et fut accepté partout. Sa composition a subi au cours des siècles bien des modifications, dont la dernière a été apportée par le pape Pie X, mais de tout temps il a été comme aujourd'hui un recueil de ce qu'il y a de plus beau dans les Saintes Ecritures, dans l'histoire des saints et dans les homélies des Pères de l'Eglise. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit cher à ceux qui ont reçu mission de le réciter.

L'abbé Leproust, prêtre déporté pendant la grande Révolution de 1793, raconte qu'un des amusements les plus cruels de leurs féroces gardiens était de leur enlever leur bréviaire et de les mettre dans l'impossibilité de réciter l'office. On eût voulu, pour lasser leur patience, leur ôter la pensée du ciel et le souvenir de Dieu. On leur enlevait du moins ce qui servait à entretenir l'une et l'autre. C'était pour eux une des plus pénibles privations. Aussi gardaient-ils comme un trésor les rares exemplaires qu'ils avaient pu sauver. Lorsqu'ils étaient un certain nombre dans un même cachot, ils se rassemblaient par groupes, auprès des lucarnes, pour suivre la lecture que l'un d'eux en faisait à haute voix. Quelquefois un gardien impitoyable, apercevant ce livre consolateur, le leur arrachait des mains et en jetait les pages au vent. Le gardien disparu, on les voyait ramasser avec empressement ces feuilles éparses, en rapprocher les lambeaux et tâcher de suppléer de mémoire à ce qu'ils n'avaient pu recouvrer, tant ils trouvaient de douceur dans ces saintes paroles, tant ils étaient heureux, dans leur isolement, de s'unir à leurs frères dans le sacerdoce pour offrir à Dieu la louange sacrée.

III

La psalmodie de l'office divin est l'occupation principale des monastères de religieux et de religieuses. Il existe encore aujourd'hui bon nombre de monastères d'hommes, tels les Bénédictins, les Chartreux, les Dominicains, les Franciscains, et de monastères de femmes, telles les Carmélites, les Annonciades, les Visitandines, qui se lèvent au cours de la nuit pour venir en leur chapelle psalmodier Matines et Laudes et qui y reviennent aux différentes heures de la journée pour y psalmodier l'office correspondant à ces heures. Ces monastères étaient bien plus nombreux jadis, aussi quelle protection leurs prières attiraient sur le monde et comme elles inspiraient confiance à ceux qui comptaient sur elles !

La flotte française voguait vers la Terre Sainte, emportant pour la croisade le roi Philippe Auguste et ses nobles chevaliers. Une nuit, la tempête l'assaille et menace de la détruire. Sur la galère royale l'alarme était vive. Barons et chevaliers se pressaient autour du roi : « Ne craignez rien, leur dit celui-ci, il est minuit, c'est l'heure où les moines de Clairvaux se lèvent pour chanter Matines ; ils ne nous oublient pas, ils vont apaiser le ciel, ils vont prier pour nous et leurs prières vont nous arracher au péril. » Il avait à peine fini, dit la chronique, que la rage des vents s'apaisa et que le ciel recouvra sa sérénité.

Ce n'est pas seulement dans les monastères que se psalmodiait jadis l'office divin ; on le faisait aussi dans beaucoup d'églises cathédrales ou collégiales auxquelles était attaché un chapitre ou communauté de chanoines. Lorsque de graves circonstances, telles que des guerres ou des épidémies, venaient à interrompre leur sainte psalmodie, on considérait la chose comme une grande calamité. L'annaliste de la ville le notait par cette expressive mention : « Et l'office cessa. » Ce qui montre bien l'importance que nos pères attachaient à la prière publique. Aujourd'hui, seules les cathédrales qui sont le siège d'un évêque résidant ont l'avantage et l'honneur de posséder un chapitre. S'il vous arrive jamais d'en visiter une vers neuf heures du matin ou trois heures du soir, la semaine aussi bien que le dimanche, vous ne serez donc pas surpris de voir de vénérables chanoines, revêtus du camail ou de l'aumusse, y psalmodier le matin l'office de Tierce avant la messe capitulaire et ensuite celui de Sexte et le soir les trois offices de None, de Vêpres et de Complies.

Dans les siècles de foi, on comptait même de nombreux laïcs qui se faisaient un plaisir de s'unir à la prière publique de l'Eglise et de réciter eux aussi les heures canoniales de l'office divin. Ils estimaient, et avec raison, qu'on ne peut réciter prière plus belle et plus agréable à Dieu que celle que l'Eglise met elle-même sur les lèvres de ses ministres.

Aujourd'hui, en dehors des monastères et des chapitres dont je viens de vous parler, les clercs dans les Ordres sacrés sont à peu près les seuls à réciter le saint office. Et comme ils ne peuvent que le faire isolément et de manière privée, dispersés qu'ils sont dans les paroisses pour les travaux du ministère, il leur est permis de le dire à toute heure du jour et en quelque lieu où ils se trouvent. C'est ce qu'ils font lorsque vous les voyez agenouillés à l'église ou parcourant avec recueillement vos chemins, le bréviaire à la main. Ils s'acquittent en votre nom du grand devoir de la prière publique ; ils unissent leur voix à cette louange perpétuelle qui dans l'Eglise ne cesse ni le jour ni la nuit de monter vers le ciel. « Il faut bien, disait Victor Hugo lui-même, ceux qui prient toujours pour compenser la négligence de ceux qui ne prient jamais. » Très certainement, c'est cette divine psalmodie qui, avec le saint sacrifice de la messe, empêche Dieu de frapper le monde coupable et nous vaut au contraire, malgré nos fautes nombreuses, ses abondantes bénédictions. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

XII

SAINT JEAN

Il méritait bien aussi d'être placé auprès du berceau du Sauveur, celui qui était appelé « le disciple que Jésus aimait, » et il eût occupé le premier rang, si les martyrs ne l'emportaient pas sur tous les autres saints, parce qu'ils ont donné à Jésus-Christ le suprême témoignage de l'amour, leur sang. Aussi bien S. Jean était le proche parent de Jésus par sa mère. Ils durent se connaître très jeunes, dans ces temps de l'heureuse enfance du Christ à Nazareth, dont l'Evangile ne nous révèle aucun détail. C'est ce qui explique aussi leur mutuel amour.

I

L'Introït de la messe de S. Jean est solennel. « Le Seigneur lui a ouvert la bouche au milieu de l'Eglise. Il l'a rempli de l'Esprit de sagesse et d'intelligence et lui a donné un vêtement de gloire. »

« L'Esprit de sagesse » a inspiré à S. Jean le dessein de rester vierge et l'Esprit d'intelligence a fait de lui un écrivain sacré unique dans son genre. Il avait vu, il avait compris, il avait aimé Jésus-Christ ; et il exprima dans un langage sublime les choses divines dont il avait eu la merveilleuse vision.

La sagesse lui parla dès sa jeunesse. Elle lui dit que Dieu seul est le digne objet de notre amour, que notre âme est trop grande pour ne jouir que des créatures et que la perfection consiste à sacrifier à Dieu même les jouissances légitimes. Une tradition nous apprend qu'il avait une fiancée et qu'il se préparait à célébrer ses noces. C'est à ce moment que Jésus le rencontra sur les bords du lac de Génésareth, réparant son filet avec son père Zébédée et son frère Jacques le Majeur, et qu'il dit aux deux frères : « Suivez-moi. » Aussitôt ils laissèrent leur filet et leur père et suivirent Jésus. (Matth., IV, 22). Mais Jean, de plus, renonça à sa fiancée. Il aimait Jésus et eut la céleste intuition qu'il lui serait ainsi plus intimement uni, qu'il serait plus proche de son cœur, que nul nuage ne s'interposerait entre eux, que Marie aurait pour lui un regard plus satisfait, s'il gardait comme eux sa virginité. Son âme ressemblerait alors à une perle belle en toutes ses parties dont rien n'atténue l'éclat.

Il en fut récompensé d'abord le jour de la Cène. Jésus le plaça près de lui, même avant Pierre, parce que son âme était plus pure, et il lui permit, quand il lui eut donné la Sainte Eucharistie, de reposer sur sa poitrine. Leurs cœurs battaient à l'unisson, non pas seulement des battements de de la chair, mais de ces battements spirituels qui consommèrent leur intime union. Jean eut le bonheur profond de voir dans le cœur de Jésus, dans son âme, dans sa divinité même ; et il y vit l'amour, un amour infini pour l'homme. Cette vision le fit entrer dans un état habituel d'extase et d'union indissoluble avec son divin Maître. C'est là qu'il apprit les secrets divins qu'il essaya de révéler au monde. Il ne put qu'en balbutier l'imparfaite expression, à cause de l'infirmité du langage humain. De là ces obscurités, pleines d'infini, que les génies les plus clairs ne sont point arrivés à mettre en complète lumière.

La sagesse de S. Jean reçut encore une autre récompense, précieuse et délicate, quand Jésus sur la croix, le désignant du regard à sa sainte Mère, dit : « Femme, voilà votre fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà votre Mère. » (Jo., XIX, 27). Ainsi Jean devenait en titre le fils de Marie et il recevait officiellement Marie pour mère. Ces deux âmes vierges demeureraient ensemble, s'entretiendraient ensemble. Jean était seul vraiment digne de Marie et capable de la comprendre. A quelle hauteur elle élèverait ce fils qu'elle recevait des mains de Jésus ! Pour en avoir quelque idée, il faudrait savoir ce qu'était l'âme de Marie. Elle est si grande et si belle qu'en elle tout éblouit.

Lorsque Jean fut devenu vieux, presque centenaire, l'hérésie commença à envahir l'Eglise et à nier la divinité de Jésus-Christ. Les disciples supplièrent le doux Apôtre de répondre, de dire « ce qu'il avait vu, ce que ses mains avaient touché. » L'Esprit d'intelligence, l'Esprit-Saint s'empara de lui, et il écrivit ses souvenirs. Laissant de côté ce qui avait été raconté par les autres Evangélistes, il redit les faits dont il avait été le témoin ; il redit aussi ce qu'il avait appris de Jésus sur le Verbe : « Au commencement était le Verbe. » C'est lui qui a créé le monde, lui qui est la vie et la lumière des hommes, lui qui s'est fait chair pour nous sauver, parce qu'il nous aimait : *Sic Deus dilexit mundum.* » Il écrivit ensuite ses épîtres, qui ne sont que des cris d'amour et qui se résument en ces mots : « Dieu est amour. *Deus caritas est.* » Personne n'a, comme lui, sondé ces mystères divins ; son regard d'aigle y a seul pénétré ; l'Esprit d'intelligence lui a montré et il nous en a dit tout ce que l'esprit humain peut en saisir.

Tel est S. Jean, apôtre, vierge, prophète, théologien, évangéliste, ami de Jésus, fils de Marie, docteur de l'amour divin. Il a connu toute vérité, il a vu jusqu'au sein de la divinité, il a même été martyr, car, après avoir été cruellement flagellé, il fut plongé dans une cuve d'huile bouillante, à Rome devant la Porte Latine, et il n'échappa à la mort que par miracle, afin qu'il pût éclairer plus longtemps l'Eglise de Dieu. Il a eu toutes les gloires : *Stolam gloriæ induit eum.* Qui pouvait, mieux que lui, garder la crèche de l'Enfant Jésus et le contempler avec plus d'amour ?

II

Dieu accorda une longue vieillesse à S. Jean, qui resta le dernier des Apôtres, survivant à tous, s'occupant des Eglises d'Asie, et, bien qu'il ne fût pas le chef de l'Eglise, plein de sollicitude pour toutes les nouvelles Eglises qui se fondaient. Environné de respect, il trouva cependant aussi

dans son entourage au moins un disciple, préposé à une communauté chrétienne, qui ne lui épargna pas les outrages. (Jo., III, 9). Ce dut être une grande épreuve pour sa vieillesse, car il avait le cœur très tendre et très aimant. Cependant les chrétiens le jugeaient si nécessaire à l'Eglise naissante qu'ils ne pouvaient s'imaginer qu'il dût jamais mourir. Que deviendraient-ils sans lui ? En le voyant, en l'écoutant, ils croyaient voir et écouter le divin Maître. Il était la tradition vivante. Il disait : « Jésus nous a dit cela. » Et c'était comme si Jésus eût parlé de nouveau. Il paraissait à tous comme la colonne de l'Eglise. Si la colonne était enlevée, l'Eglise croulerait, pensaient-ils.

C'est à cet état d'esprit que fait allusion l'Evangile de la fête.

S. Jean y rappelle comment, avant de confirmer S. Pierre dans sa primauté d'honneur et de juridiction, Jésus lui demanda trois fois : « Pierre, m'aimes-tu ? » afin d'effacer la mémoire de son triple reniement. Avec quelle conviction, quelle humilité et quelle anxiété aussi le chef des Apôtres répondit : « Seigneur, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime. » Le Sauveur lui révéla avec bonté de quelle manière il glorifierait le Seigneur par sa mort, et il ajouta : « Suis-moi. » Et il l'emmena à part. Pierre suivit, mais Jean se leva et suivit aussi. Pierre se retourna et vit le disciple bien-aimé qui venait. Alors il dit à Jésus :

— Seigneur, et celui-ci, qu'adviendra-t-il de lui ?

— Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, répondit le Sauveur, que t'importe ? Toi, suis-moi.

C'est pourquoi les disciples en conclurent que Jean ne mourrait pas. Mais il fait remarquer que Jésus n'a pas dit : « Il ne mourra pas, » mais : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? »

Que signifiaient au juste ces paroles ? Qui le dira ? Elles signifiaient peut-être que Jésus viendrait un jour lui-même chercher son doux Apôtre, lorsque celui-ci aurait accompli toute sa mission et que l'Eglise, solidement établie dans le monde, pourrait se passer de son appui. A coup sûr, le disciple bien-aimé méritait cet honneur qui a été réservé à quelques saints, mais Pierre n'avait pas à le savoir.

Après le départ du Sauveur, Jean demeura le gardien fidèle de Marie, à qui il prodigua toutes les tendresses filiales. Peut-être l'emmena-t-il avec lui dans quelques missions, à Ephèse par exemple. Mais c'est quand il lui eut fermé les yeux qu'il put étendre son apostolat. Sa vieillesse connut aussi l'exil, à Patmos, où il eut les révélations qui sont consignées dans l'Apocalypse. Il composa aussi le quatrième Evangile, qu'il clôt par l'incident que nous venons de rapporter : la question indiscrète de S. Pierre. Il ajoute : « C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses et qui a écrit ceci ; et nous savons que son témoignage est vrai. » (XXI, 24).

Il avait déjà précisé le but pour lequel il avait écrit son Evangile : « Jésus, dit-il, a fait encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. » (XX, 30-31).

Il a donc écrit pour les hérétiques de son temps et de tous les temps qui nient la divinité de Jésus-Christ. Il leur crie avec l'autorité d'un témoin : « Jésus est le Christ Fils de Dieu ! Si vous ne croyez pas vous n'aurez pas la vie, vous serez exclus de la vie éternelle ! »

Mais sa doctrine est surtout la doctrine de l'amour. Il savait quelle puissance d'amour avait fait descendre le Verbe des splendeurs de l'éternelle félicité pour revêtir notre humanité et habiter parmi nous. Il avait été témoin des ingratitudes inouïes qui avaient accueilli cet amour immense. Il avait vu combien il est difficile aux hommes de s'entr'aimer, puisque, même parmi les prêtres de son Eglise, il avait rencontré le mépris et la haine. Et cependant Jésus avait dit : « C'est à cela que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » (XIII, 35).

Aussi, devenu vieux, ne cessait-il de redire l'enseignement du Sauveur. Partout il répétait : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Et ses disciples croyaient que ces redites étaient un effet de sa vieillesse. Mais non ; son esprit n'avait rien perdu de ses clartés ; et il leur répondait : « C'est le précepte du Seigneur, et si vous l'observez, cela suffit. »

XIII

LES SAINTS INNOCENTS

A côté d'Etienne, le premier martyr, de Jean, le disciple bien-aimé, voici un essaim de petits enfants qui se pressent autour de la crèche. L'Enfant divin appelle les petits enfants de la terre, qui lui forment comme une gracieuse couronne de lis blancs et de roses rouges. Car ces enfants sont les SS. Innocents, dont Hérode a fait verser le sang. C'est donc une fête glorieuse de petits martyrs, dont l'âme, purifiée déjà par le rite sacré qui enlevait le péché originel avant que fût institué le baptême, reçut une gloire nouvelle et unique de leur titre de victimes immolées en haine de l'Enfant Jésus.

Mais à l'allégresse du ciel se mêle la désolation des mères. C'est pourquoi l'Eglise revêt ses ornements violets, sa couleur de deuil. Le ciel même s'y associe, car l'angélique *Gloria in excelsis* ne retentit pas à la messe pas plus que les joyeux *Alleluia*. L'Eglise se recueille pour laisser entendre les plaintes et les sanglots de Rachel qui veut être inconsolable.

L'office nous donne d'abord une sorte de *portrait* des SS. Innocents, puis il nous raconte leur *histoire*.

I

L'Introït nous explique d'abord les desseins de Dieu dans la mort violente de ces humbles mar-

tyrs : « O Dieu, vous avez tiré votre louange de la bouche des nouveau-nés et des enfants à la mamelle, pour confondre vos ennemis. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.* »

Hérode cherchait l'Enfant Jésus pour le faire mourir, mais l'ange du Seigneur avertit S. Joseph qui prend l'enfant et sa mère et qui, la nuit même où il reçoit cet avis, s'enfuit vers l'Egypte. L'enfant est sauvé, et l'on frémit à la pensée des angoisses de sa mère, quand elle connut le péril qu'il courait. Quelle douleur eût été la sienne, si les projets perfides d'Hérode n'eussent été déjoués ! Le féroce tyran s'en venge en frappant des enfants à la mamelle, en faisant pleurer leurs mères. Mais les SS. Innocents, après un moment de souffrance inconsciente, sont choisis pour faire partie de la légion d'honneur qui, jusqu'à la fin des siècles, entourera le divin Agneau, publiera les louanges de Dieu, louanges parfaites, parce qu'elles viennent de bouches parfaitement pures. Hérode en est à la fois humilié et irrité. Il expirera peu de jours après dans les accès d'une rage impuissante ; les desseins de Dieu triomphent et ces enfants sont les héros du combat. C'est pourquoi l'Eglise ajoute : « Seigneur, notre Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre ! »

Puis elle admire aussi ces douces créatures d'enfants qui ont confessé la gloire de Dieu, non par leurs paroles, mais par leur mort : *non loquendo, sed moriendo*. Ils ne pouvaient parler, mais ils pouvaient mourir. Nous, nous avons une langue. Mortifions donc en nous les passions et les vices, afin que notre langue publie notre foi : « Seigneur, que notre vie la professe par des mœurs vraiment chrétiennes. »

L'Epître ajoute de nouvelles touches au portrait. S. Jean nous raconte une de ses visions de l'Apocalypse. Il a vu l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille élus qui portent son nom et celui du Père écrits sur leurs fronts. Et il entend une voix du ciel, comme la voix des grandes eaux, la voix du tonnerre et le son d'un concert de harpes harmonieuses touchées par d'habiles musiciens. Et ils chantent un cantique nouveau et personne ne peut le chanter que les cent quarante-quatre mille élus.

« Ceux-là sont vierges et ils suivent l'Agneau partout où il va. Ils ont été rachetés d'entre les hommes pour être les prémices offertes à Dieu et à l'Agneau. Il ne s'est pas trouvé de mensonge dans leur bouche, car ils sont sans tache devant le trône de Dieu. » (Apoc., XIV, 1-6).

Dans ces prémices offertes à Dieu et à l'Agneau, l'Eglise voit, aux premiers rangs, les SS. Innocents. Leur cœur est pur, leur âme sans tache, leur bouche sincère. Ils passent leur éternité en action de grâces ; ils remercient Dieu de les avoir arrachés à ce monde qui aurait pu les prendre dans ses filets.

Le Graduel redit leur joie : « Notre âme s'est arrachée, comme le passereau, du filet de l'oiseleur. Le filet a été rompu et nous avons été délivrés. Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. »

Mais ils n'ont échappé aux filets d'Hérode que par la mort. Le glaive les a moissonnés, et c'est ainsi qu'ils ont gagné leur liberté. Leur sang répandu a consterné leurs mères qui en appellent à la vengeance et à la justice de Dieu : « Seigneur, ils ont versé le sang des saints comme l'eau autour de Jérusalem ; et il n'y avait personne pour les ensevelir. Vengez, Seigneur, le sang de vos saints qui a été répandu sur la terre ! »

Les SS. Innocents ont donc confessé la foi à leur manière ; ils chantent le « cantique nouveau » réservé aux lèvres pures. Voyons maintenant leur histoire.

II

L'Evangile nous la raconte : « L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et fuis en Egypte. Tu y demeureras jusqu'à ce que je t'avertisse de revenir. Car Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr. » Joseph se leva, prit l'Enfant et sa mère pendant la nuit, et se retira en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accomplie cette parole que le Seigneur avait dite par le Prophète : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. » (Matth., II, 23-26).

Dieu sans doute avait d'autres moyens pour sauver l'Enfant de la mort, mais il respecte la liberté humaine et sait se conformer aux événements. Le miracle demeure toujours une exception. Il emploie donc le plus souvent les moyens humains, ce qui lui permet aussi d'éprouver le caractère et le dévouement de S. Joseph. A la parole de l'ange, sans une plainte, sans une observation, le doux patriarche fait de rapides préparatifs et il se dirige la nuit même vers l'Egypte, refuge habituel des Juifs contraints de s'exiler. Il n'y dut pas demeurer longtemps, car Hérode mourut peu après. On pense qu'il se retira à Héliopolis, où l'on voit encore le rejeton d'un sycomore qui aurait abrité la Sainte Famille, et une fontaine dont les eaux amères seraient devenues douces sur un geste de l'Enfant. Les Evangiles apocryphes ont entouré ce voyage de gracieuses légendes qui avaient pour but de satisfaire la curiosité des premiers chrétiens sur l'enfance du Sauveur, dont les Evangiles authentiques parlent à peine. Ils nous ont montré les idoles d'Egypte qui s'écroulent, les dragons qui se prosternent devant la Sainte Famille, les arbres qui s'inclinent pour leur présenter leur ombrage et leur fruit, les fleurs qui naissent sur ses pas : histoires qui ne sont que l'œuvre de leur imagination. La réalité fut moins poétique, et la persécution des SS. Innocents fut particulièrement cruelle, surtout pour leurs mères infortunées.

Hérode, en effet, voyant que les mages l'avaient trompé, entra en grande colère et envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem et dans le pays d'alentour, et qui étaient âgés de deux ans et au-dessous, suivant les indications des mages. Les mères juives allaitaient leurs enfants pendant deux ans ; c'est pourquoi Hérode arrêta le massacre à cet âge. Ses victimes furent-elles nombreuses ? On l'ignore. On sait seulement que les

égorgements ne se bornèrent pas à Bethléem ; les recherches s'étendirent à tous les pays environnants, *in omnibus finibus ejus*. C'était assez pour mettre en deuil bien des familles.

« Alors fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Une voix a été entendue dans Rama, des plaintes et des cris lamentables. Rachel pleure ses enfants, et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Rachel fut ensevelie sur le chemin de Jérusalem à Bethléem, et l'on voit encore l'emplacement de son tombeau. C'est là sans doute que se trouvait Rama, mot qui signifie « un lieu élevé. » Le prophète la réveille de sa tombe et lui fait mêler ses cris de douleur à ceux des pauvres mères des SS. Innocents (Jér., XI, 1). Elles ne veulent pas être consolées, parce que personne ne peut leur rendre leurs enfants. Elles ne savent pas le bonheur et la gloire dont ils jouissent ; elles ne prévoient pas qu'ils seront jusqu'à la fin des siècles l'objet de la vénération des chrétiens. Ils seront aussi les gardiens de la crèche, les compagnons inséparables de l'Enfant Jésus qui leur réserve ses plus douces faveurs, sa petite cour privilégiée. Nous pouvons les prier. Quelle grâce pourrait leur refuser l'Enfant Jésus, à qui ils ont donné tout leur sang ?

Il y a des mères qui sont plus à plaindre que celles des SS. Innocents : ce sont celles qui pleurent sur leurs fils égarés, dont l'âme vouée au péché est la proie du démon et de l'enfer. Rachel se lamentait de ses fils que le vainqueur assyrien emmenait captifs à Babylone, car elle ne les reverrait plus, ils étaient perdus pour elle. Il est d'autres Rachel qui pleurent sur l'âme morte de leurs enfants qui n'ont plus rien de leur innocence ni de leur foi. Qu'elles n'oublient pas toutefois que leur prière persévérante peut les ressusciter, et donc qu'elles ne perdent pas confiance. L'ange peut les ramener à Nazareth après la mort d'Hérode qui les a pervertis.

Car Hérode mourut bientôt : « Et voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph dans la terre d'Egypte et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant. » Joseph prit aussitôt l'Enfant et sa mère et il vint dans la terre d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père, il n'osa y aller et ayant été averti en songe, il se retira à Nazareth, dans la Galilée, afin que fût accompli ce qu'avaient dit les Prophètes : « Il sera appelé Nazaréen. » (Matth., II, 19-23).

Nazareth signifie *fleur*, et souvent les Prophètes avaient dit : Le Messie sera la fleur, le *Netzer*, qui sortira de la tige de Jessé. Jésus en effet est la fleur, le Netzer d'Israël.

Les SS. Innocents aussi sont appelés par l'Eglise des fleurs : « Salut, fleurs des martyrs, que sur le seuil de la vie le persécuteur du Christ a moissonnées, comme la tempête brise des roses naissantes. »

XIV

LA CIRCONCISION

Qu'elles durent être douces pour Marie et pour Joseph, les journées qui suivirent la naissance de l'Enfant Jésus ! Ils reçurent sans doute des visites des Bethléémites, à qui les bergers avaient parlé du Messie avec amour, avec enthousiasme, mais ceux qui vinrent furent de pauvres gens, comme ces bons pasteurs dont la foi était simple et droite. Marie les accueillait avec reconnaissance, parce qu'ils apportaient à la crèche une gloire et des adorations discrètes, et qu'ils ne troublaient point la paix de sa vie ni la ferveur de ses prières.

Elle donnait ses soins maternels à l'Enfant, elle le contemplait, elle l'adorait, elle l'appelait : « Mon fils ! » tout en sachant qu'il était aussi le Fils de Dieu. Dans sa joie immense, elle ne pouvait s'empêcher de trembler à la pensée qu'une créature pût être élevée à un si grand honneur, et elle s'humiliait profondément de son indignité. Alors le petit Enfant la regardait. Il ne parlait pas, voulant être semblable aux autres enfants, mais ses yeux lui disaient avec une tendresse ineffable : « Ma Mère ! » Alors ses craintes disparaissaient et elle était toute à son bonheur.

Huit jours après, l'Enfant devait être circoncis. L'Eglise, dans cette fête, nous rappelle ce mystère, et dans les antiennes de vêpres elle revient sur les admirables enseignements de Noël.

I

A la messe elle nous lit ces quatre lignes tirées de l'Evangile de S. Luc : « Le huitième jour étant arrivé, jour où l'Enfant devait être circoncis, il fut appelé Jésus, nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. » (Luc, II, 21).

Deux choses ici retiennent notre attention : la circoncision et l'imposition du nom de Jésus.

La cérémonie de la circoncision se faisait avec une certaine pompe, ainsi qu'on le voit pour Jean-Baptiste. La famille se réunissait, les parents et les voisins étaient convoqués pour accomplir ce rite imposé par Dieu à Abraham et qui était comme l'entrée solennelle de l'enfant dans la famille d'Abraham. Il faisait partie désormais du peuple élu de Dieu. (Luc, I, 59). Pour l'Enfant Jésus, la fête fut plus modeste. Joseph n'était pas dans sa maison, comme Zacharie. S'il était encore dans la grotte, peut-être avait-il amené quelques parents qui avaient fini par le reconnaître, car les coutumes juives exigeaient la présence des membres de la famille.

Le Sauveur, qui était le maître de la Loi, pouvait se soustraire à cette prescription. Il ne le voulut pas. Bientôt des hérétiques prétendraient que son corps n'avait que l'apparence humaine et non la réalité ; la circoncision établirait qu'il était venu au monde dans la réalité de sa chair et qu'il était vraiment homme. Ce n'était pas une sorte de fantôme humain qui s'était dérobé sur la croix aux souffrances, à la cruauté des clous, à l'affreuse douleur de l'agonie ; c'était le Fils de

Dieu, qui avait pris un vrai corps et qui avait subi une véritable mort.

D'ailleurs les Juifs ne l'auraient-ils pas repoussé comme un païen, s'il n'avait eu comme eux le signe de la foi et dans sa chair le témoignage certain qu'il était un vrai fils d'Abraham ? C'était leur gloire, ils s'en vantaient ; leur titre d'enfants d'Abraham était leur noblesse de peuple choisi et le gage de leur salut ; ils méprisaient quiconque ne pouvait se prévaloir d'être de leur race. Pour avoir accès auprès d'eux, autorité sur eux, il fallait que Jésus pût leur dire : « Je suis fils d'Abraham comme vous. »

Enfin il voulait nous donner l'exemple de l'obéissance à toutes les prescriptions des justes lois. L'homme est porté à se soustraire à tout ce qui le gêne, et toute loi a son côté austère, toute obligation nous répugne. Que serait-ce si, pour ne pas nous soumettre à une obligation, nous pouvions invoquer l'exemple de Jésus-Christ ? Quel relâchement dans les consciences et quel bouleversement dans nos devoirs !

Ce jour-là, l'Enfant reçut le nom de Jésus. Ce nom avait été apporté du ciel par l'ange. Lorsque S. Gabriel, en effet, était venu à Nazareth le jour de l'Annonciation, après s'être incliné devant Marie et l'avoir rassurée parce que ses paroles avaient inquiété sa virginité et alarmé son humilité, il lui avait dit : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous aurez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera sur la maison de Jacob à jamais et son règne n'aura pas de fin. » Le nom de Jésus était donc un nom prédestiné, qui signifie Sauveur. D'autres l'avaient porté : Josué, ou Jésus, fils de Nun, qui introduisit les Juifs dans la Terre promise, et Jésus fils de Josédec, qui, avec Zorobabel, ramena le peuple de Dieu de la captivité de Babylone. (Esdr., II, 2 ; III, 2). Mais ce n'étaient que des sauveurs imparfaits, qui avaient un instant rendu glorieux les Juifs si longtemps éprouvés. Le nom de Jésus ne convient qu'au fils de Marie. C'est un nom qui indique la mission de celui qui le porte, qui est sa propriété, qui vérifie ce qu'il signifie. Les noms que nos parents nous donnent et que nous donnons à nos enfants n'expriment point ce qu'ils sont, ne sont pas conformes à leur nature et parfois sont de véritables contre-sens. Car ceux qui les ont imposés ne savaient pas ce que serait l'enfant à qui ils donnaient un nom. Le nom de Jésus, apporté du ciel, est un nom parfait, qui répond pleinement à la personnalité de Jésus. En effet, Jésus est le vrai Sauveur du monde ; il l'a racheté de son sang, il a sauvé les âmes des hommes et il les sauvera jusqu'à la fin des siècles. Personne n'entre au ciel que par lui, par sa vertu. Il est au-dessus de tout nom ; il triomphe au ciel, il réjouit la terre, il fait trembler les enfers.

II

Venons maintenant à ces délicieuses antiennes des vêpres qui furent composées pour célébrer le mystère adorable du Verbe fait homme et qu'on dirait inspirées, tant la mélodie en est suave et en fait ressortir parfaitement les belles paroles.

« O commerce admirable ! Le Créateur du genre humain, prenant un corps et une âme, a daigné naître d'une vierge. Devenu homme sans le concours de l'homme, il nous a communiqué sa divinité. »

Il s'est établi en effet entre Dieu et l'homme, entre le Créateur et la créature, un commerce sublime. Le Créateur a emprunté un corps à sa créature, à Marie, la plus pure des vierges, parce que sans cette opération il ne pouvait accomplir sa mission de Sauveur. Il a en quelque sorte sollicité cette faveur de Marie, et Marie y a acquiescé par son *fiat*, qui a rempli le ciel et la terre d'allégresse. En échange, — voilà bien le divin commerce, — il nous a donné sa divinité : par l'Incarnation nous avons été faits enfants de Dieu. Il n'y a que Dieu qui puisse concevoir de telles inventions d'amour, pour prendre sa créature comme dans les filets de sa bonté : ainsi s'accomplissaient ses desseins exposés dans les Ecritures :

« Quand vous naquîtes ineffablement d'une vierge, alors furent accomplies les Ecritures. Comme la rosée sur la toison, vous descendîtes pour sauver le genre humain. Nous vous louons, ô notre Dieu ! » La rosée de la grâce ne tomba dans sa plénitude que sur Marie, comme la rosée du ciel sur la seule toison de Gédéon, car Marie seule fut exempte du péché originel. (Judic., VI, 38).

L'antienne suivante s'adresse à la Sainte Vierge : « Dans le buisson enflammé, mais non consumé, que vit Moïse, nous avons reconnu votre virginité admirablement conservée. Mère de Dieu, intercédez pour nous ! »

Le feu détruit tout, mais sur l'Horeb il laissa le buisson intact. Ainsi le feu de la charité conserva la virginité de Marie. La terre de l'Horeb était sacrée, parce que Dieu l'avait sanctifiée par son apparition. Que dire de l'âme de Marie et de son corps très pur, qui furent la demeure même du Fils de Dieu ! (Exod., III, 5).

Nous admirons maintenant la fleur qui donne son fruit : « La tige de Jessé a fleuri, une étoile est sortie de Jacob. Une vierge a enfanté le Sauveur. Nous vous louons, ô notre Dieu ! »

Cette étoile annoncée par le Prophète (Num., XXIV, 18), c'est Marie, l'étoile de la terre, notre lumière et notre espérance. Car elle a mis au monde le Sauveur et elle est toute-puissante sur le cœur de son fils.

L'Eglise ne peut se lasser de témoigner son admiration, et elle chante dans la cinquième antienne : « Voilà que Marie nous a enfanté le Sauveur. Jean l'a vu et il s'est écrié : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. *Alleluia !* »

Ce ne sont que des cris de joie et de reconnaissance, que cris d'amour et d'admiration. L'antienne de *Magnificat* convie toutes les nations à prendre part à ce concert universel de la terre et des cieux : « O grand mystère de l'hérédité divine ! Le sein d'une vierge est devenu le temple

de Dieu. Le Verbe qui a pris d'elle sa chair n'a contracté aucune souillure. Toutes les nations viendront et diront Gloire à vous, Seigneur ! »

L'Eglise célèbre « l'hérédité divine » d'abord, ce grand mystère qui nous fait enfants et héritiers de Dieu. Sans doute, nous ne sommes pas les enfants de Dieu par nature, mais par adoption ; toutefois par la grâce nous sommes en quelque sorte divinisés. La grâce nous compénètre comme un parfum qui embaume, comme un parfum de vie qui conserve nos âmes. Nous sommes déjà semblables à Dieu comme nous le serons au ciel. Précieux héritage que nous devons craindre de perdre.

Elle célèbre ensuite la virginité et la maternité de Marie : « Le sein d'une vierge est devenu le temple de Dieu. » La pureté de Marie et sa beauté ont été pour la divinité un si grand attrait que le Verbe de Dieu l'a voulu choisir pour sa mère. Doux et profonds mystères devant lesquels notre âme se confond, admirant sa propre grandeur et surtout l'ineffable condescendance divine.

XV

LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

« Le nom de Dieu est saint et terrible, » chantait David. L'Ancienne Loi, en effet, était une loi de crainte, de terreur. Depuis que Dieu irrité avait chassé Adam du Paradis terrestre, en lui signifiant de dures et justes sanctions, l'homme se souvenait de cette scène sévère et il avait peur de Dieu. Nous n'avions pas encore vu Jésus parmi nous, dans sa crèche, et parlant familièrement aux hommes qu'il comblait de bienfaits. C'est pourquoi, tandis que les Juifs n'osaient prononcer le nom de Jéhovah, nous redisons avec amour le nom de Jésus, dont notre bouche savoure les délicieuses syllabes.

Aussi l'Eglise a-t-elle institué une fête où elle remercie Dieu « d'avoir établi son Fils unique Sauveur du genre humain et de l'avoir appelé Jésus, » ainsi qu'elle le dit dans l'oraison de la fête. Dans son office, elle nous retrace *l'histoire* et nous montre *la douceur, la grandeur, la beauté du nom de Jésus.*

I

« Qu'au nom de Jésus, s'écrie-t-elle avec S. Paul, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père. Seigneur, notre Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre ! »

Puis l'Epître, tirée des actes des Apôtres, montre comment éclata pour la première fois la puissance admirable du nom de Jésus. C'est au Temple de Jérusalem, peu après l'Ascension de Jésus-Christ. Un homme boiteux de naissance venait d'être déposé, couché sur son grabat, devant la grande porte en bronze de Corinthe qu'on appelait « belle » : *speciosa*. Il était là, demandant l'aumône aux passants ; Pierre et Jean montèrent au Temple, à la neuvième heure, et ils s'arrêtèrent devant cet infortuné. Pierre lui dit : « Regardenous. » Il les regarda, espérant qu'il allait recevoir une aumône.

Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. »

Il lui prit la main droite, le souleva, et aussitôt ses pieds s'affermirent, il marcha et entra avec eux dans le Temple, en sautant de joie et en louant Dieu. Le peuple considérait avec stupeur ce miracle, car tout le monde était habitué à le voir perclus sur son grabat.

Les deux Apôtres, leur prière terminée, redescendent les degrés du parvis, accompagnés du boiteux guéri qui les tenait par la main. Le peuple les suit, les entoure, les interroge. Pierre élève la voix et leur dit :

« Israélites, pourquoi vous étonner de ceci ? Pourquoi nous regarder comme si c'était par notre puissance que nous eussions fait marcher ce boiteux ? C'est la foi au nom de Jésus ressuscité des morts qui a raffermi les pieds de cet homme que vous voyez et que vous connaissez ; c'est la foi en son nom qui l'a entièrement guéri devant vous. »

Alors une troupe armée se présente, accompagnée des prêtres du Temple. Il était trop tard pour traduire les deux Apôtres devant les juges. On les jette en prison et le lendemain on les amène devant les princes des prêtres présidés par le grand-prêtre Anne, qui avait interrogé Jésus.

Il leur demande : « Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait cela ? »

Alors Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur dit : « Chefs du peuple et anciens d'Israël, écoutez. Puisque nous sommes appelés en jugement à l'occasion d'un infirme qui a été guéri par nous, sachez-le bien, vous tous, et que tout Israël le sache aussi. Si cet homme a été guéri, c'est par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts ; c'est par lui que cet homme se présente devant vous pleinement guéri. Ce Jésus est la pierre rejetée par vous de l'édifice et qui est devenue la pierre angulaire. Le salut n'est en aucun autre. Car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. »

Les juges sont frappés de cette intrépidité, en des hommes qui jusque-là étaient timides et ne savaient pas s'exprimer. Ils sentent que tout le peuple est avec les Apôtres, et ils se bornent à leur « défendre de parler à l'avenir au nom de Jésus à qui que ce soit. » Mais Pierre et Jean, montrant le boiteux guéri, répondent : « Jugez vous-mêmes devant Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu. » (Act., III-IV).

C'est donc au nom de Jésus que Pierre a fait ce miracle ; il l'affirme devant le Sanhédrin. On lui défend de parler en ce nom, mais il revendique hautement les droits de la vérité. S. Paul déclare que tout genou doit fléchir devant ce nom divin,

et le nom de Jésus prend possession des cœurs. S. François d'Assise ne pouvait le prononcer sans que sa voix s'altérât comme s'il eût entendu une suave mélodie intérieure. S. Bonaventure écrivit un livre sur « la louange du nom de Jésus doux comme le miel » et S. Bernardin de Sienne parcourut toute l'Italie en le prêchant, en portant sur des tableaux le trigramme sacré JHS. Jeanne d'Arc enfin meurt en invoquant le nom de Jésus qui apparut, dit un témoin, inscrit dans la flamme du bûcher. C'est pourquoi les pays consacrèrent à ce nom, porté par le Fils de Dieu, une fête, locale d'abord, qui fut étendue par Innocent XIII, en 1722, à toute la chrétienté.

On ne peut donc être sauvé que par le saint nom de Jésus. C'est pourquoi on chante, au Graduel : « Sauvez-nous, Seigneur notre Dieu. Rassemblez-nous de toutes les nations, afin que nous confessions votre saint nom et que nous célébrions votre gloire. Seigneur, notre Père, notre Rédempteur, votre nom est éternel. Que ma bouche fasse entendre la louange du Seigneur et que toute chair bénisse son saint nom. »

II

L'Evangile nous redit comment le jour de sa circoncision l'Enfant-Dieu reçut le nom de Jésus apporté du ciel par l'ange. Il reçut ce nom en même temps qu'il versait les premières gouttes de son sang qui devait racheter le monde. Le nom de « Sauveur » accompagne l'acte sauveur.

L'Offertoire entonne ensuite la louange du saint nom de Jésus : « Je vous louerai de tout mon cœur, Seigneur, et je glorifierai votre nom à jamais. Car vous êtes, Seigneur, rempli de suavité et de douceur ; et vos miséricordes sont grandes pour tous ceux qui vous invoquent. »

S. Bernardin de Sienne a été le prédicateur du saint nom de Jésus, mais, bien avant lui, S. Bernard l'avait chanté.

Le nom de Jésus, dit ce Docteur, est une lumière, une nourriture, un remède.

Une lumière : « Comment a pu se répandre par tout l'univers cette si grande et si soudaine lumière de la foi, si ce n'est par la prédication du nom de Jésus ! N'est-ce pas par la lumière de ce nom béni que Dieu nous a appelés à son admirable lumière ? »

Une nourriture : « N'êtes-vous pas réconfortés toutes les fois que vous rappelez à votre cœur ce doux nom ? Y a-t-il rien au monde qui nourrisse autant l'esprit de celui qui pense au nom de Jésus ? Qu'est-ce qui répare avec autant d'efficacité nos sens affaiblis, donne de l'énergie aux vertus, fait fleurir les bonnes mœurs, entretient les pures affections ? Toute nourriture de l'âme est sèche si elle n'est détrempée de cette huile ; elle est insipide si elle n'est pas assaisonnée de ce sel. Quand vous m'écrivez, votre récit n'a pour moi aucune saveur si je n'y lis le nom de Jésus. Lorsque vous conversez avec moi, votre entretien n'a pour moi aucun charme si je n'y entends résonner le nom de Jésus. Jésus est un miel à ma bouche, une mélodie à mon oreille, un chant joyeux à mon cœur. »

En outre il est un remède bienfaisant : « L'un de vous est-il triste ? Que la pensée de Jésus vienne en son cœur, qu'elle passe de là dans sa bouche, et aussitôt, quand retentit ce nom divin, tout nuage s'enfuit, la sérénité revient... Quand je nomme Jésus, je me figure un homme bon et humble de cœur, doux, chaste et miséricordieux, environné de pureté et de sainteté... C'est le Dieu tout-puissant lui-même qui me guérit par son exemple et me fortifie par son assistance. Toutes ces choses parlent dans mon cœur, lorsque j'entends prononcer le nom de Jésus. Homme, il me donne des exemples que j'imite ; Dieu tout-puissant, je trouve en lui un secours assuré.

« O mon âme ! tu as un antidote excellent, renfermé comme dans un vase, en ce nom de Jésus. Jésus est un nom salutaire et un remède efficace pour toute maladie. Qu'il soit toujours dans votre cœur, toujours à votre main, et que tous vos sentiments et vos actes soient dirigés vers Jésus [1]. »

La Communion nous montre les peuples qui accourent à la clarté et à l'attrait de ce nom admirable : « Toutes les nations que vous avez faites viendront et adoreront en votre présence, Seigneur. Elles glorifieront votre nom, car vous êtes grand, vous opérez des prodiges, vous êtes le seul Dieu. *Alleluia.* »

Les Vêpres continuent ce cantique au nom de Jésus :

« Tout homme qui invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. — Son nom est saint et terrible. La crainte du Seigneur, c'est le commencement de la sagesse. — Pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur, en Jésus mon Dieu. — De l'Orient à l'Occident, il est digne de louanges, le nom du Seigneur. — J'offrirai un sacrifice de louanges et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

Nous nous garderons d'oublier la délicieuse hymne *Jesu, dulcis memoria,* composée par une abbesse bénédictine au XIVe siècle :

« Jésus, de douce souvenance, qui donnez au cœur les vraies joies ! Mais plus suave que le miel et que toutes choses est la douce présence de Jésus.

« Nul chant n'est plus mélodieux, nulle parole plus agréable, nulle pensée plus douce que Jésus, le Fils de Dieu. Jésus, espoir des pénitents, que vous êtes bon pour ceux qui vous prient, bon pour ceux qui vous cherchent ! Mais que n'êtes-vous pas pour ceux qui vous trouvent ! Ni la langue ne peut dire, ni la plume exprimer ce que c'est qu'aimer Jésus : seul peut le croire celui qui l'a éprouvé. Soyez notre joie, ô Jésus, vous qui serez notre récompense. Que notre gloire soit en vous pendant tous les siècles. »

C'est donc une dévotion aimable, une dévotion qui sauve. Qu'elle soit dans notre cœur, qu'elle soit dans notre bouche. Redisons habituellement le doux nom de Jésus. Aucun nom n'est plus puis-

[1] *Sermo* XV *in Cant.*

sant dans les tentations, ou relève plus le cœur dans la tristesse ou les revers. « Puissions-nous voir nos noms écrits dans les cieux, au-dessous du glorieux nom de Jésus, titre de l'éternelle prédestination. » (Postcommunion).

XVI

L'ÉPIPHANIE

Jésus à sa naissance ne pouvait pas se renfermer dans une solitude ignorée ; il devait se manifester au monde, puisqu'il avait mission de le racheter. La connaissance de Jésus-Christ serait le charme et l'espérance des siècles qui vivraient de sa vie et de sa doctrine.

Comment se manifesterait-il ? Nous verrons qu'il le fit dans des conditions admirables d'amour, de simplicité et d'universalité ? Tout va se mettre en mouvement pour le révéler, le ciel et la terre, les anges et les hommes, et jusqu'à la nature insensible, jusqu'à l'étoile à qui Dieu semble avoir prêté de l'intelligence pour conduire les mages à la crèche.

I

L'Epiphanie, ou la manifestation du Sauveur, ne pouvait pas être faite à tous les hommes. Le démon lui-même ignora sa divinité, qui ne lui fut révélée que par les prodiges qui accompagnèrent sa mort, par sa résurrection divine. « Si les chefs des Juifs avaient connu sa divinité, dit S. Paul, jamais ils n'auraient crucifié le Roi de gloire. » (I Cor., II, 8). Aussi bien si les hommes avaient vu clairement la manifestation de la divinité du Christ, ils n'eussent plus eu le mérite de la foi, car l'évidence supprime la foi. La vie du Sauveur est pleine de miracles, mais elle n'est pas un miracle continuel : il s'est appliqué au contraire à vivre comme l'un de nous. Il a été petit enfant, il a grandi comme grandissent les enfants, joué, étudié, vécu comme eux, si bien que les habitants de Nazareth ne se doutèrent pas que le fils de Marie était aussi le Fils de Dieu. « S'il n'avait pas observé la loi des âges, dit S. Augustin, s'il n'avait pas pris de nourriture, s'il n'avait pas obéi au sommeil, on fût tombé dans l'erreur de ceux qui ont nié son humanité puisqu'il n'eût rien fait comme les autres hommes. Le miracle n'aurait rien laissé à la miséricorde. *Dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit.* »

Mais le plan de Dieu exigeait qu'il se révélât à quelques témoins choisis. Car l'homme est un être enseigné, un être social. Par lui-même il sait, il acquiert peu de chose. Sans la société qui garde le dépôt des connaissances humaines pour les transmettre, il croupirait dans l'ignorance. Il y a relativement peu de personnes qui soient instruites. Elles apprennent à ceux qui ne savent pas la science des choses de la vie, et c'est ainsi qu'on fait peu à peu une société civilisée, qui sait beaucoup de choses, mais qui a toujours besoin de maîtres pour continuer de l'éclairer et pour la confirmer dans sa science.

De même, il faut à la société chrétienne des maîtres de la foi, qui la catéchisent, qui lui expliquent les vérités nécessaires au salut. La foi vient de l'enseignement donné par le prêtre qui parle en sa chaire : *Fides ex auditu*. Il ne vient même pas normalement du livre, qui lui-même a besoin d'être expliqué, et il n'y a pas d'erreur plus grossière que celle de la Réforme qui disait : « Lisez les Ecritures, vous y trouverez la doctrine. Vous n'avez pas besoin de maîtres pour la comprendre. » Erreur contre nature qui a enfanté des multitudes d'hérésies.

Il fallait donc, d'après ce principe naturel, que le Sauveur se manifestât à quelques personnes qui instruiraient les autres de ce qu'elles auraient vu et entendu. Ainsi en fut-il de la Résurrection : « Dieu, disait S. Pierre au centurion Corneille et aux gens de sa maison, Dieu a ressuscité Jésus-Christ le troisième jour et il lui a donné de se manifester et se faire voir, non pas à tout le peuple, mais *à des témoins choisis d'avance par lui.* » (Act., x, 40).

Telle est la marche habituelle de la Providence. Elle choisit des témoins qui soient sincères et à l'abri de tout soupçon, et elle les fait parler. Marie et Joseph étaient à coup sûr des témoins sincères et honorables, mais ils eussent été suspects, on eût pu les accuser de rendre témoignage dans leur propre cause. Dieu a donc choisi des étrangers, comme les bergers et les mages, dont la bonne foi ne pouvait être révoquée en doute.

Il fallait que Jésus fût connu ; la lumière ne pouvait rester sous le boisseau. C'est pourquoi il se manifesta à des témoins sûrs, irréprochables. Voyons dans quelles conditions se fit cette Epiphanie.

II

Le Sauveur venait pour sauver tous les hommes ; il devait donc se manifester aux divers états, aux diverses conditions de l'humanité. Il se manifeste d'abord aux Juifs, dans la personne des bergers. Il ne se montre pas aux Scribes ou aux Pharisiens d'abord, malgré leur science et leur intelligence, parce qu'ils n'étaient pas sincères : dans leur orgueil ils auraient discuté jusqu'à l'évidence. Gonflés de leur importance et aveuglés par leur savoir, ils étaient prévenus contre la vérité. Leurs âmes étaient étroites et ne laissaient pénétrer que ce qui était conforme à leurs vues préconçues. Il se montre au contraire aux bergers, qui sont des hommes simples et droits et qui accueillent avec faveur toute parole, toute annonce qui a les caractères de la vérité. Aussi quand les anges ont parlé ils ne doutent pas, ils ne contestent pas, ils vont simplement adorer l'Enfant Jésus à la grotte de Bethléem.

Après la nation choisie, ce sont les païens qui connaissent la venue du Christ, en la personne des mages. Le peuple juif était familiarisé avec les anges, qui se présentent à toutes les pages de leur histoire, depuis Abraham jusqu'à Daniel. Les mages ignoraient les anges ; mais ils étaient familiers avec les étoiles, qu'ils observaient toutes les nuits : Dieu leur envoya une étoile pour les avertir. Une étoile nouvelle dans le ciel, pour eux quelle chose étrange et quel émoi ! Car Dieu dans sa toute-puissance dut créer une sorte d'astre brillant, de flambeau qui attira aussitôt leur attention. Peut-être se souvinrent-ils de l'antique prophétie de Balaam : « Une étoile s'élèvera de Jacob » ; une grâce illuminatrice agit sur leurs cœurs et ils comprirent que c'était un signe miraculeux qui les invitait à le suivre. Car cette étoile n'était pas, comme les autres, régulière dans sa course ; elle allait, elle s'arrêtait, elle disparaissait ; puis ils la revoyaient et sa vue les remplissait de joie. C'était comme une lumière intelligente, conduite par la main de Dieu. Ils partent donc à sa suite, cherchant le roi du ciel.

Peut-être furent-ils prévenus longtemps d'avance, afin de pouvoir faire leurs préparatifs et arriver à Bethléem, de leur contrée lointaine, après la naissance du Sauveur. Ils voient, ils reconnaissent l'Enfant-Dieu, ils écoutent l'inspiration divine qui parle à leurs cœurs, ils adorent le Sauveur dans sa crèche, ils lui offrent leurs présents, et l'étoile disparaît, car elle a accompli sa mission. Après avoir contemplé le céleste Enfant, ils sont enflammés d'un tel amour qu'ils se sentent prêts à mourir pour lui, et ils retournent dans leur pays,

où ils racontent ce qu'ils ont vu et entendu, comme firent les bergers aux habitants de Bethléem qu'ils rencontrèrent. Leur parole ne demeura point stérile, elle fut active et féconde. On dit qu'ils moururent martyrs du Christ, et quand les Apôtres vinrent évangéliser leur contrée, ils trouvèrent des cœurs tout préparés à les entendre, car les mages aussi s'étaient faits apôtres.

Jésus s'est donc manifesté d'abord au peuple juif par les bergers, qui étaient des hommes du peuple, puis aux païens par les mages qui étaient des hommes instruits, des sages de leur temps, et qui jouissaient de l'opulence. Il s'est ainsi manifesté aux pauvres et aux riches, aux ignorants et aux savants. Bientôt Marie le présentera au Temple, et deux vieillards, instruits par l'Esprit-Saint, Siméon et Anne, le reconnaîtront; il se manifestera à eux. Les bergers figurent les Juifs croyants auxquels s'adressèrent d'abord les Apôtres, ces chrétiens auxquels S. Paul disait : « Parmi vous il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Car Dieu a choisi la faiblesse du monde pour confondre les forts. » (I Cor., I, 26-27). Les mages figurent les nations qui furent ensuite évangélisées ; Siméon et Anne, ces justes, figurent tous les Juifs de bonne volonté qui embrassèrent la doctrine du Sauveur. C'est ainsi que Jésus se manifesta dans un ordre déterminé et avec une souveraine convenance aux diverses nations, aux Juifs et aux Gentils, aux hommes et aux femmes, et à toute l'humanité.

Et il continuera ainsi jusqu'à la fin des siècles à se manifester aux âmes par des moyens divers, appropriés à chacune d'elles, car la conversion des âmes est une Epiphanie perpétuelle. Aux unes Dieu envoie ses anges qui les sollicitent, leur inspirent des pensées sérieuses, les amènent à réfléchir sur le peu qu'est la vie et sur l'autre vie, la vie éternelle, qui les attend, qui est toute crainte ou toute consolation et toute espérance. Ces pensées sont pour elles comme des étoiles qui brillent dans la nuit, qui les éclairent, qui les gardent et qui les conduisent à l'église où repose l'Enfant divin de Bethléem qui les appelle et leur sourit. Aux autres il accorde, comme au vieillard Siméon, comme à la prophétesse Anne, des illuminations intérieures puissantes et victorieuses, qui le font reconnaître aussitôt. Ils prennent l'Enfant dans leurs bras et se sentent pénétrés d'une joie immense qui leur fait dire dans leur reconnaissance : « Seigneur, j'ai trouvé la paix. Mes yeux ont vu. »

Honorons dans les mages leur foi, leur promptitude d'obéissance, leur courage, leur ferme volonté et leur simplicité, par où ils ressemblent aux bergers, cette admirable simplicité qui a en Dieu une confiance sans réserve, et qui n'assigne point de bornes à sa puissance. Ce sont des savants, des sages, et rien n'est beau comme la simplicité unie à la science. Ce n'est pas un roi terrestre qu'ils cherchent, dit S. Jean Chrysostome, mais un roi céleste, autrement ils n'eussent pas entrepris un si pénible voyage. Ils cherchent un roi spirituel, et quand ils l'ont trouvé, quoiqu'ils ne voient en cet enfant rien de la magnificence royale, cependant ils l'adorent, sur le seul témoignage de l'étoile. Ils voient un homme et ils reconnaissent en ce fils de l'homme un Dieu ; ils lui offrent des dons en rapport avec la dignité du Christ. Comme eux obéissons à l'étoile de la grâce qui brille toujours pour chacun de nous.

XVII

L'OFFICE DE L'ÉPIPHANIE

« Nous honorons un jour saint, marqué par trois prodiges. Aujourd'hui, l'étoile a conduit les mages à la crèche. Aujourd'hui, l'eau a été changée en vin, au festin des noces. Aujourd'hui, le Christ a voulu être baptisé par Jean dans le Jourdain pour nous sauver. »

L'Eglise résume ainsi dans l'antienne de *Magnificat* des secondes vêpres les trois faits qui ont illustré la fête de l'Epiphanie. Elle envisage surtout aujourd'hui le premier, la visite des mages à Bethléem. Non seulement c'est « un jour saint, » mais dans le canon de la messe il est appelé un jour très sacré : *diem sacratissimum,* qualification qui n'est donnée qu'aux fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte. L'Epiphanie est donc mise au rang des plus grandes fêtes, et elle nous est particulièrement chère, parce que c'est la fête de la vocation des païens, notre fête, le jour où Dieu nous a appelés à son admirable lumière.

Nos aïeux chrétiens la célébraient avec les transports d'une joie à la fois solennelle et populaire. C'était la fête des Rois, ainsi nommée parce qu'ils se représentaient les mages avec la dignité royale. On y mangeait le gâteau des Rois, où la part des pauvres n'était pas oubliée ; on y tirait les Rois, on entourait d'hommages naïfs celui que la fève avait désigné comme roi. Pieux usage que doivent recueillir les familles chrétiennes comme des parcelles de foi antique.

A la messe, l'Eglise rappelle surtout le *côté historique* de l'Epiphanie. A vêpres elle célèbre la *lumière surnaturelle* qui a brillé en ce jour sur le monde, lumière figurée par l'étoile des mages.

I

Rien n'est imposant comme l'Introït, paroles et chants. Il s'inspire de Malachie, annonçant l'arrivée au Temple du Roi Messie : « Voici qu'il est venu, le souverain Maître. Il tient dans sa main le sceptre, la puissance et l'empire. O Dieu, donnez au Roi la science du jugement et au fils du Roi l'esprit de justice. »

Le Maître, c'est Jésus, qui exerce son pouvoir souverain sur les âmes, qui règne et gouverne avec justice. Il est aussi la lumière révélée aux païens en ce jour par l'étoile qui les guide au berceau de l'Enfant-Dieu : « Seigneur, nous vous avons connu par la foi ; faites que nous contemplions un jour votre beauté dans tout son éclat. » (Collecte).

L'Eglise s'arrête alors à admirer dans l'Epître la terre changée et renouvelée par la lumière de l'Epiphanie. Jérusalem est devenue la reine du monde, vers laquelle affluent les nations et les rois, et, pour exprimer les merveilles de l'avenir, la liturgie emprunte le langage splendide et inspiré d'Isaïe : « Lève-toi, Jérusalem, illumine ; car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Voici que les ténèbres couvriront la terre, une nuit épaisse enveloppera les peuples, mais sur toi se lèvera le Seigneur et sa gloire éclatera sur toi. Les nations marcheront à ta lumière et les rois à la splendeur de ton Orient. Lève les yeux, regarde autour de toi et vois. Tous ceux-ci que tu vois rassemblés sont venus pour toi. Des fils te viendront de loin, des filles se lèveront à tes côtés. Alors tu regarderas, tu seras dans l'opulence, ton cœur admirera et se dilatera. La multitude des peuples qui habitent les bords de la mer se tournera vers toi, la puissance des Gentils viendra à toi. Les chameaux, les dromadaires de Madian et d'Epha couvriront tes avenues comme les vagues de la mer. Tous accourront de Saba ; ils t'apporteront l'or et l'encens ; ils chanteront les louanges du Seigneur. »

Comme ces accents enflammés du prophète enthousiasmaient la foi et les espérances des Juifs ! Ils devaient déchoir de ces splendeurs promises, parce qu'ils crucifieraient le Christ. Mais on ver-